

Katy OLLING'S

Laetitia Beaublat

Laetitia Beaublat

Katy OLLING'S

© Laetitia Beaublat, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3320-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Rien n'est éternel ni la terre ni le ciel.
Ni la lune ni le soleil.

Rien n'est inaccessible ni la terre ni le ciel.
Ni la lune ni le soleil.

Je suis la terre, je suis le ciel.
Je suis la lune et le soleil.

1

Je laisse mon téléphone sonner une nouvelle fois car je n'ai pas l'habitude de répondre en conduisant.

La route est sèche, le trafic est fluide, tout est calme, pas un brin de vent, pas une goutte de pluie, je conduis, je suis seule au monde. J'enfile la grande allée de pins puis le pont qui habille le fleuve. Je pense à la robe que je porterai tout à l'heure et qu'il a fallu ajuster pour l'occasion : il faut que je fasse un régime, j'ai 17 ans et je ressemble à ma tante.

Mon téléphone sonne à nouveau ; c'est peut-être important, Candice annule sa soirée ou pire, Jonathan ne sera pas là ! J'aimerais tant le revoir ! Ce garçon est superbe, il possède un charme inouï et c'est une légende à lui seul. Il n'habite pas tout près mais je sais qu'il joue au rugby dans l'équipe de son père et qu'il vient s'entraîner parfois par ici. Je sais aussi qu'il sera chez Candice ce soir.

Mon téléphone danse tout seul sur le siège passager.

Cependant, je ne veux pas passer à côté d'une information vitale, alors je secoue la pochette en velours dans laquelle mon portable semble coincé. Mais au moment où je parviens enfin à le sortir de sa housse, il s'en échappe et tombe du siège. Je me penche, ma main tâtonne, je frôle et récupère enfin l'objet qui vibre et sonne depuis plus de cinq minutes. Je suis rassurée de constater avec quelle facilité j'ai agi quand tout à coup des lumières aveuglantes me font face : le feu a rompu la glace.

Dans un vacarme assourdissant, je passe du jour à la nuit et de la nuit au petit jour.

« J'avance à travers les pins, je marche en plein soleil et le ciel est des plus bleu ; les champs sentent le printemps, des milliers de fleurs s'offrent à ma vue. Un magnifique cliché. Un poster idyllique ».

En réalité, les branches sont dénudées et frissonnent. Les champs sont comme des blocs de glace et des cristaux ont remplacé mes larmes. Je suis

entourée d'hommes à l'air inquiet, il y a des flashes bleus qui valsent autour de moi telles des lucioles. Je ne suis pourtant pas dans un monde féérique : j'ai mal, très mal à la tête, une douleur indescriptible me coupe le souffle.

À la lueur des phares j'entrevois mon portable sur la chaussée, il a l'air intact, lui. Je dois avoir des messages, plein de messages. Je ne peux pas me faire porter pâle, non je ne peux pas, mon corps tente de me faire comprendre le contraire mais je dois absolument me rendre à cette soirée.

Des hommes avec des masques et des gants blancs me relèvent et me rassurent :

« Mademoiselle ?

— Oui ?

— On doit vous emmener aux urgences.

— Comment ? je ... »

Plus rien.

Mon corps se soulève, je me sens lourde et légère à la fois : je n'aurais pas dû manger autant aujourd'hui, j'ai comme un poids sur l'estomac, et puis mon mal de tête est effroyable. C'est comme si j'avais heurté un iceberg : la poupe de mon bateau est déchirée de l'intérieur. Prises dans un étau, mes veines sont si serrées que tous les bruits sont amplifiés ; les lumières clignent autour de moi comme les phares qui surveillent l'océan. Je me sens perdue dans le néant.

J'aimerais amarrer en douceur et cesser de paniquer ; en une seconde, une vague m'a emportée sans rien laisser derrière elle. Je préférerais voguer sur l'océan plutôt que d'être noyée dans mes larmes alors je persiste et je signe : ce temps, le temps présent ne sera pas le dernier. La nature reprend ses droits et moi je reprends les miens. À travers un hublot gigantesque, j'ai croisé mon destin.

Le noir s'abat sur moi et je n'ai plus mal, c'est tellement silencieux que tout devient agréable autour de moi. Effrayant mais agréable.

Je ne rêve pas, je ne dors pas, je ne pense pas, je ne suis pas, je suis dans

le noir !

Ma robe est étalée sur le dossier de mon fauteuil de bureau. Ma mère prépare ses traditionnelles lasagnes. J'ai appelé Candice pour lui dire que j'allais bientôt partir. Mes petites sœurs, comme à leur habitude, se battent dans le salon et mon père n'est pas encore rentré : je le verrai demain, après ma fameuse soirée.

J'ai tout misé sur cette robe bustier de grande marque et des escarpins à talons hauts : je n'ai pas l'habitude de m'habiller comme cela car je suis plutôt le genre de fille qui aime les vêtements amples où l'on ne distingue que très peu mes formes. J'admire les filles de mon lycée qui se boudinent dans des jeans « taille 34 » et qui passent leur temps à se maquiller au lieu de faire du sport. Leur vie doit être tellement plus intéressante que la mienne ! Moi, je suis la bonne copine, le meilleur pote : cela ne porte aucun préjudice auprès des divas de la mode. Alors que leur stupidité et leur hypocrisie semblent remplir leur quotidien, je trouve cela plutôt navrant.

Candice habite une grande maison bordée d'un jardin magnifique, avec une barrière blanche qui l'entoure et de jolis bacs à fleurs aux fenêtres.

Candice est belle, grande et élancée, toujours au courant de la dernière mode. Ses parents sont riches car ils travaillent dur. Elle, elle a tout ce qu'elle veut. Moi, je l'adore car elle me donne espoir, et en même temps, je la déteste.

Ce soir tout le monde sera chez elle, sauf moi.

Ça sent bon dans la cuisine. Ma mère cuisine les meilleures lasagnes du monde. Mes petites sœurs courent partout dans la maison et finissent par casser un vase. Des cris, des hurlements et plus rien, plus un bruit. Quel calme ! je dois dormir.

Tout me semble flou à présent, les lumières sont troubles, m'aveuglent.

J'entends des pleurs, des bips, des sonneries.

Je ne suis pas chez moi ni chez Candice, ça ne sent pas les lasagnes et je ne suis plus en train de conduire.

C'est étrange toutes ces personnes déguisées qui me regardent, elles ont

l'air sympathique, je me suis peut-être trompée de soirée.

Je sais que l'herbe de Killian est magique alors c'est peut-être ça : j'ai abusé ou pire, il m'est arrivé quelque chose de grave.

Cependant, je ne me souviens pas avoir fumé et je me sens mal, très mal, j'ai peur : ce qui m'arrive n'est pas normal. « Mon Dieu, aidez-moi ! je suis en plein cauchemar ! »

Je n'y comprends plus rien, j'ai peut-être avalé une pilule d'ecstasy ou une autre drogue chez Candice.

J'ai l'impression de voler et pourtant tout mon corps est figé au sol. Je regarde mes mains, elles ne semblent pas m'appartenir. Qui suis-je ?

Je dois devenir folle. Suis-je vraiment Katy ?

« Mademoiselle OLLINGS ?

— Oui.

— Vous êtes à l'hôpital, au service des urgences.

— Que m'est-il arrivé ?

— Vous avez été transférée dans notre service il y a trois jours dans un état critique, on a dû vous plonger dans un coma artificiel mais maintenant tout va bien. Il vous faut beaucoup de repos. Les clichés de l'IRM sont normaux, il n'y a pas de traumatisme crânien, on vous garde en observation encore quelques jours. »

Silence.

« Et mon portable ? Ma soirée ? Et Candice ?

— Votre famille est là, dans le couloir, si vous voulez, vous pouvez les voir.

— Merci.

Quel drôle de sentiment ! se réveiller dans la lumière, retrouver ses mains, contrôler son corps. J'ai troqué ma robe longue pour une tunique blanche qui me pâlit le teint. Mes cheveux sont de nouveau frisés et j'ai un magnifique bracelet au poignet.

Je suis bien Katy !

2

Un hurlement retentit.

« Ma fille ! Mon cœur ! On a eu si peur ! Mon trésor ! »

On m’embrasse, on me prend dans les bras. Je suis contente de voir ma mère, mon père et j’entends mes sœurs se chamailler derrière la porte, mais mon esprit est ailleurs. Je flotte au milieu des nuages. Petite fille, j’aimais les contempler et leur donner une forme ; là, ils me semblent bas, je pourrais presque les toucher, les modeler moi-même.

« Mon bébé, me dit mon père avec une voix douce, tout va bien maintenant et on va bientôt rentrer.

— Et la fête ?

— Tu as eu un accident, mais les docteurs nous ont assuré que tu étais désormais tirée d’affaire.

— Et ma robe ? mes chaussures ?

— Ce n’est pas le plus important. Repose-toi, continue mon père.

— Et mon portable ? J’ai sûrement reçu des messages ?

— Rien d’urgent, calme-toi maintenant. »

Lorsque mes parents quittent ma chambre, mon père n’a pas le même regard que d’habitude.

J’ai eu le temps de remarquer que ma mère avait changé de coiffure et qu’elle avait opté pour un carré court avec des mèches : je trouve que cela lui va bien.

Au bout de trois jours, je suis autorisée à sortir de ma chambre et à marcher dans les couloirs longs, étroits et froids de l’hôpital : des labyrinthes où se croisent les destins des héros et des victimes comme moi.

Je rencontre des gens qui souffrent, d’autres qui pleurent, je reconnais dans certains regards un espoir et chez d’autres une peur ; et puis je respire une odeur ... la même depuis que je suis arrivée, une senteur limpide qui me

glace les os.

Mon retour à la maison est prévu pour le lendemain : j'ai hâte de revoir ma chambre. Je me sens cloîtrée ici ; je veux retrouver mon lit, mes posters et mes photos.

Je n'ai pas pu ouvrir mon portable ; mon père m'a dit qu'il était cassé et je n'ai pas de nouvelles de mes camarades du lycée. J'ai remarqué hier que mes sœurs avaient grandi, mais qu'elles se disputaient toujours autant. J'espère qu'elles n'ont pas trop touché à mes affaires pendant que je séjournais ici.

Je quitte l'hôpital un dimanche matin, en compagnie de ma mère et de mon père. En sortant, j'ai un drôle de pressentiment, une sensation étrange.

Je me dis que ça passera lorsque je serai rentrée à la maison. Les portes de l'hôpital s'ouvrent enfin et je sens une douce brise qui me caresse le visage, elle ricoche sur mes joues et soulève mes cheveux. Je suis rassurée de constater que les arbres sont maigres, sans feuillage et entendre la pluie me fait du bien. Je m'en étonne un peu.

En entrant dans la voiture, tout ce que j'ai vécu ces derniers jours semble s'éloigner de moi et je respire enfin. Contrairement à ce que je pensais, je n'ai pas d'angoisse, pas de peur « panique », je me sens presque normale.

Je me rappelle peu mon accident, les seuls souvenirs que j'en ai sont les pièces d'un puzzle mélangées à des lumières, des sons et l'image de l'instant où j'ai perdu connaissance.

Tout en conduisant, mon père discute avec ma mère des jours à venir, de leur travail à chacun, de l'école de mes sœurs, de mon lycée et de mes professeurs. Je n'ai pas envie de parler, je pense à ma belle robe rouge introuvable, à mes escarpins noirs à hauts talons égarés et à mon portable cassé.

Après avoir roulé sur les avenues familières bordées de pins, on arrive à la maison. Je n'ose pas la regarder, mais le peu que j'entrevois me fait battre le cœur. Je l'ai toujours aimé cette maison, et aujourd'hui je la trouve belle. C'est une maison modeste – beaucoup plus petite que celle de Candice – mais c'est la mienne. Je n'avais pas souvenir d'un garage sur le côté, ni de